

Réflexions théoriques autour du statut épistémique du savoir dans la littérature

Esfandiar ESFANDI*
Université de Téhéran

Résumé : Depuis les années 1990, une nouvelle visée critique est venue enrichir la liste déjà riche des perspectives de recherches appliquées à la littérature. Aux investigations de type historique, textuelle, sociologique, etc. est venue s'ajouter une tendance critique aux contours encore indéfinis, mais dont la volonté première est de valoriser le rapport parfois apparent, souvent implicite, entre la littérature et le savoir, ce dernier étant entendu comme discours rationnel dont la teneur cognitive est à déterminer. Le présent article ne sera cependant pas consacré à la présentation des différentes options d'analyse envisagées par les chercheurs, mais à une mise au point en forme de prolégomènes, relative aux présupposés de la critique épistémique. Il s'agira en somme de nous pencher, préalablement à toute critique de type épistémique, sur la caractérisation du lien fondateur qui lie indéfectiblement, le savoir et la littérature.

Mots clés : savoir, littérature, critique épistémique, science, fiction, méthode.

1. Introduction

Une nouvelle visée critique est venue récemment enrichir la liste déjà riche des perspectives de recherches appliquées à la littérature. Aux investigations de type historique, textuelle, sociologique, etc. est venue s'ajouter dans la décennie 90, une tendance critique aux contours encore indéfinis, mais dont la volonté première est de valoriser le rapport parfois apparent, souvent implicite, entre la littérature et le savoir, ce dernier étant entendu comme discours rationnel dont la teneur cognitive est à déterminer. Le terme « épistémocritique » (originellement inventé par les chercheurs du Centre « Savoir et fiction » de l'Université du Québec à Montréal) rend compte aujourd'hui d'une démarche spéculative et analytique dont l'objectif global est de cibler la nature du savoir dont la littérature est porteuse mais aussi, les multiples manières par lesquelles le discours littéraire s'approprie le savoir pour en user en fonction d'objectifs définis en amont par les auteurs (ou perçus en aval par les lecteurs). Au-delà du

* e.esfandi@gmail.com

sempiternel débat entre les deux cultures (littérature vs science), la critique épistémique affiche sa vocation à étudier les liens d'auxiliarité, de coprésence ou d'éventuelle co-substantialité entre la littérature et le savoir à travers la mise à jour et l'analyse des différents procédés de coparticipation de ces deux régimes cognitifs.

Le présent article ne sera cependant pas consacré à la présentation des différentes options d'analyse envisagées par les chercheurs dont les noms sont d'ores et déjà associés à l'épistémocritique (Pierssens, Dufief-Sanchez, Séginger, etc.) mais à une mise au point en forme de prolégomènes, relative aux présupposés de la critique épistémique. Il s'agira en somme de nous pencher, préalablement à toute critique de type épistémique, sur la caractérisation du lien fondateur qui lie (nous le constaterons) indéfectiblement, le savoir et la littérature.

2. Quelle part pour le savoir dans la littérature?

A cette question, il serait bon de répondre diachroniquement, en extension donc, en prévision aux questions relatives aux rapports ontologiques qui lie la littérature au savoir qu'elle comprend (ou qu'elle semble contenir). Dans sa préface au recueil d'articles *Ecrire, savoir : Littérature et connaissance à l'époque moderne* (1996, pp. 5-7), Alain Vaillant fait remonter ce lien discrètement fondateur à *La République* de Platon, aujourd'hui universellement reconnu comme premier ouvrage abordant la littérature sous l'angle de la théorie. On sait que Platon considérait l'objet d'art en général, et partant, le texte de fiction, comme artefact illusoire, produit par ces "faiseurs d'illusion" que sont l'artiste ou l'écrivain. Dans cette optique se pose dès lors la question de la place impartie (dans l'artefact) au savoir réel. Son appartenance au régime de réalité constitue-t-elle un garde-fou face à la fantaisie des créateurs? Pour Platon, la fiction est ontologiquement séparée de la réalité. Impossible dans cette optique de recouvrer la distance séparant le réel et la fiction. L'affaire est entendue, et si la critique moderne vient nuancer les termes de l'évidence, c'est pour tirer profit de cette distinction fondamentale.

Concernant plus particulièrement la littérature et malgré les apparences, malgré le sens commun, il n'y aurait pas d'homologie structurale à rechercher entre le réel et le discours littéraire. Depuis Platon et jusqu'à Mme de Staël, le souci esthétique a largement gardé le dessus dans les débats relatifs à la créativité artistique. Face à la problématique du lien entre poésis et épistémè, la théorie aristotélicienne de la représentation a en effet fonctionné comme repoussoir durable (Vaillant, 1996, 6). Le débat se confond alors avec celui de la recherche de la "vérité" idéalement associée à l'image de Dieu, formulation ultime de la sagesse associée au savoir. L'esthétique platonicienne et son prolongement aristotélicien ont longtemps associé l'idée de beauté à celle de vérité, et ce, jusqu'à la fin de l'époque classique où le beau se dévoila soudain "entaché d'irréalité" et "trop subjectif" pour être vrai (*Ibid.*). C'est à ce moment, avec le XVIII^{ème} siècle philosophique, celui des idéologues en particulier, que la question du vrai sous sa forme canonique est momentanément écartée pour céder la place à celle de la fonction de la littérature. La portée cognitive de la littérature est alors interrogée, à laquelle les romantiques au 19^{ème} siècle apporteront la réponse la plus tranchée: la littérature crée. Elle vient, pour certains doubler, pour d'autres, dévoiler la réalité. L'époque n'étant pas encore aux sciences humaines et sociales, c'est à la littérature qu'on demandait alors de rendre compte de la prose du monde et de sa charge cognitive : "il paraissait donc normal et souhaitable que la littérature exprimât ce qui ne se disait nulle part ailleurs" (*Ibid.*): l'amour, les réalités sociales, l'histoire et la richesse

de ses événements, l'altérité, l'exotisme, etc. La littérature est soudain apparue sinon comme réceptacle, du moins comme siège d'une alchimie complexe dont la forme verbale était la dimension la plus apparente. Riche du relief gagné de concert par sa forme et sa texture thématique, la littérature est ensuite devenue un objet privilégié pour les sciences, plus exactement, les sciences humaines. Celles-ci venaient de trouver, avec cette littérature nouvellement définie, une source et un support inédit pour leurs investigations : "Il y avait bien un savoir de la littérature, mais un savoir au second degré, né de la réflexion de tous les autres savoirs en elle, se déployant dans l'espace triangulaire circonscrit par la science, le réel (tel qu'il est perçu par le sujet de l'écriture ou tel qu'il est présenté par le discours doxique), la poétique" (*Ibid.*, 7). Cela étant posé, demandons-nous à présent et en termes actuels, s'il est seulement possible de percevoir la littérature sur un mode cognitif, à travers le savoir qu'il renferme?

Cristallisation toujours ultime du procès de connaissance, le savoir est peut-être susceptible de fournir une définition dynamique de la littérature. Le premier est par essence mesurable, sa substance est conceptuelle ou conceptualisable et s'affiche comme tel au sein d'espaces (pour elle) de prédilection telles que la science ou la philosophie. Le savoir agit dans le texte et par le texte. Il tombe par là même sous le coup de l'analyse rationnelle. Quant à la littérature, elle représente, comme le remarque finement Pierre Ouellet, de "l'épistémè", autrement dit, un objet pour le procès de connaissance, mais encore, "de l'épistémè marié à de l'esthésie" (Ouellet, 1992, 60) de l'imagerie mentalement reconstituée. On retrouve dans l'objet littéraire des percepts et des concepts, jamais l'un sans l'autre, les premiers relevant de la rationalité du *logos* et les seconds de la part d'intuition présente dans toute *tekhnè*, en particulier dans l'art, la musique et la peinture. Le percept, extérieurement saisi, et le concept, intérieurement élaboré. S'il permet donc d'enrichir la littérature en y intégrant sans détour la part d'emprise directe du sujet sur le monde, le savoir n'en constitue pas moins un des pans de la littérature. En elle, les images mentales perceptives auxquelles l'expérience de la littérature donne forme, et qui surplombent (pour ne pas dire dominant) sa dimension conceptuelle, font presque oublier sa charge de rationalité. Elle reste malgré tout "mise en jeu du lien entre perception et aperception, sens externes et sens internes, percept et concept" (*Ibid.*, 62). En d'autres termes, en littérature, savoir c'est comprendre et ressentir¹.

3. Savoir, science et fiction

Au concept de savoir répond en échos celui de science entendue comme savoir enrichi d'un coefficient supérieur de rationalité. "La notion de savoir permet d'englober non seulement les théories et les concepts scientifiques mais aussi toutes les connaissances inarticulées qui circulent dans le discours social" comme le précise Laurence Dahan-Gaïda (2012) pour qui la distinction entre la science et le savoir est d'abord envisagée en termes de flexibilité: "Le savoir a une structure épistémologique plus souple que la science" ajoute-elle (*Ibid.*). Le savoir ne vise pas à démontrer les phénomènes qu'il cible. Il exprime " des représentations, des logiques toutes faites, des chaînes rhétoriques préexistantes qui donnent au sens un cadre préconstruit" (*Ibid.*). En devenant l'élément commun à toutes les formes de discours, le savoir bénéficie, en particulier depuis Foucault, d'un a priori positif, et sa définition s'est enrichie d'une

¹. Comprendre le "ressenti" du sujet nous dit Ouellet en évoquant *La Recherche* qui selon lui, "(...) dit et montre les conditions de notre expérience perceptive, qui sont les formes spatio-temporelles de notre intuition (...)".

portée pratique, différente de la science qu'elle rend pourtant possible. La science obéit à une logique de savoir qu'elle radicalise sur le plan de la connaissance. Elle s'appuie sur la théorie dont la fonction est de modéliser le savoir en lui fournissant une structure rigide que seule une autre théorie viendra ébranler. La dimension théorique de la science va de pair avec la recherche de certitudes et de preuves là où le savoir "ne prouve pas mais [...] fournit une aide à la représentation et la légitime" (Séginger, 2010, 11). Il précède d'ailleurs généralement la théorie et peut même s'en détacher "par une série de dérivations et d'applications à des domaines différents" (*Ibid.*) et se déplacer en toute autonomie vers d'autres champs représentationnels et discursifs. Le principe de "non-dissociation" entre savoir et pratique discursive qui traverse *l'Archéologie du savoir* de Foucault, fait du savoir, au-delà du discours, le compagnon de route des pratiques culturelles, à plus forte raison de la littérature. Nous y reviendrons largement. Pour la science en tant que telle, on ne peut revanche parler de non-dissociation avec la logique discursive. La visibilité expérientielle (pour le coup expérimentale) dont bénéficie la science lui confère, quel que soit son lieu de manifestation, un relief qui transcende le discours. Son mode opératoire est surtout l'action, même s'il est soutenu par l'imagination et l'explication, la première verbalisable et la seconde par nature verbale. La science s'expose au regard, à l'expérience, tandis que le savoir sait emprunter des voies implicites, car une fois de plus, il est commun à l'ensemble des pratiques discursives. L'image ainsi présentée d'une distinction en apparence fondatrice entre le savoir et la science pousse en somme chacune des deux notions dans leurs retranchements. Il y a danger de réification si l'on oublie de prendre garde à leur continuité et au fait que la science a mis de l'eau dans son vin. Mieux, que l'idée qu'elle se fait d'elle-même ne cesse d'évoluer au rythme de ses avancées.

4. La science en quête de souplesse

On est évidemment loin de la période classique de la science, celle du gouvernement de Périclès à Athènes (de 460 à 430) où "science" allait de pair avec "connaissance générale" de l'univers autant que des affaires humaines. Mesures et expérimentations n'existaient pas encore au sens moderne et si la Chine par exemple a pu donner, par l'essor de sa technique (l'horlogerie, la poudre, la boussole, l'imprimerie, le papier, etc.) ses lettres de noblesse à la logique expérimentale, ce fut par mégarde et surtout, de manière rétrospective. La véritable science expérimentale, la post-galiléenne représentée au départ par les Descartes et autres Leibnitz, et qui impliqua l'observation clinique des phénomènes naturels et l'interventionnisme techniciste au sein de ces phénomènes en parallèle aux innombrables inférences logico-mathématiques, cette science "exacte" comme il est coutume de dire aujourd'hui, ne s'est guère faite en un jour. "La découverte et l'emploi du raisonnement scientifique par Galilée nous a appris qu'il ne faut pas toujours se fier aux conclusions intuitives (Einstein, Infeld, 1963) et surtout, que la science est recherche de l'erreur moindre, et autant que faire se peut, de la certitude. Condorcet déjà, dans son *Esquisse d'un tableau de l'évolution humaine* (1793-1794), tout en insistant sur le caractère "cumulatif et mécanique" de la science (dans l'optique du sacro-saint Progrès), présumait "La possibilité de dissiper comme des illusions les formes de pensée non constituées en sciences" (Rasmussen, 1996, 89). Le savoir et la souplesse de ses contours ne satisfaisaient déjà plus les visées limitatives du projet scientifique. Cette science, essentiellement d'inspiration mécaniciste avait cependant bon dos, et pouvait, eu égard à la prédictibilité des phénomènes qu'elle étudiait et qu'elle s'était donnée pour tâche de prédire, affirmer haut et fort sa radicale intelligibilité.

L'esprit fin 19^{ème} qui sous-tendait ce type de positionnement a depuis passé le témoin, la physique de la complexité aidant, à une approche plus élastique du connaissable au sein même du registre scientifique. Depuis, les sciences ont pris leurs distances vis-à-vis du positivisme "pour s'ouvrir au paradigme de la complexité" (Dahan-Gaïda, 2007). Aux deux mamelles de la science, la description et la prédiction, il a bien fallu ajouter un troisième principe, la possibilité de "faire comprendre le réel" (Alain Boutot, 1993, 315). De quoi relancer un regard de type compréhensif sur la science. De quoi, également, et par voie de conséquence, réhabiliter le savoir, sa logique discursive et donc son aptitude à traverser la science de part en part, de s'y déployer, et d'en rendre compte sur un mode explicatif.

5. Texte et discours: modes opératoires du savoir

On admet sans mal que le savoir reçoit sa forme la plus achevée dans la science; qu'une science quelconque est l'état de perfectionnement acquit par un savoir au cours d'un processus de rationalisation rigoureux en accord avec les lois générales et les règles particulières qui régissent cette science. Par ailleurs, le savoir, de nature discursive, est assumé soit par la plus grande souplesse d'un développement oral autorisant l'approximation, le tâtonnement voire la tergiversation, soit par la médiation de l'écriture qui implique un autocontrôle plus efficace du discours sur lui-même (en comparaison à l'oralité). Qui dit savoir, dit écriture du savoir et mise en texte du savoir qui est en même temps "mise en texte de discours de savoirs et de savoirs comme discours"(Ebguy, 2010, 281). Il est par ailleurs clair qu'à l'intérieur de chaque format de discours, seront adoptés des schémas énonciatifs adéquats. L'écriture journalistique par exemple, utilisera efficacement la narration univoque et assertive pour rendre compte d'un quelconque sujet; un discours politique aura également recours au mode injonctif pour formuler la part de savoir que le politicien ou le politologue trouveront utile de communiquer à leurs interlocuteurs. Pour ce qui concerne la fiction, compte tenu de la structure naturellement complexe du type d'énonciation qu'elle implique, on aura affaire à de multiples modalités d'inscriptions du savoir dans les textes, qui à ce titre et pour les besoins de l'analyse, demanderont chaque fois à être spécifiés. Le savoir peut opter pour différentes formes dans la fiction. Il peut adopter l'aspect d'une réflexion sur "l'ordre du savoir", "les facultés de connaissance mobilisées", "le partage des disciplines ou leur hiérarchie", "les méthodes d'acquisition et de transmission du savoir", ou bien pour finir, il peut constituer ponctuellement une réflexion à propos des "postures d'adhésion et de croyance" des narrateurs ou des personnages engagés (Dahan-Gaïda, 2012). A chaque fois il s'agit d'un questionnement relatif au savoir présenté. Le texte de fiction objective ce savoir et se met en situation d'"exercer les vertus dynamiques de la critique à la fois sur elle-même et sur les savoirs qu'elle met en jeu" (*Ibid.*). A travers le savoir qu'il expose, le texte de fiction expose en fait le réel médiatisé par "le sujet qui parle" et qui "colore" l'énoncé par sa subjectivité (Ebguy, 2010, 281). Se confronter aux savoirs de la fiction revient donc à rendre compte en particulier de l'effet produit par le savoir sur le sujet et la dimension esthétique du texte. Cet impact se traduit épistémologiquement parlant en termes de transfert, des sciences et des savoirs vers la fiction. Il est à ce titre possible de mettre en évidence de nombreuses « modalités de transfert », pour l'essentiel rapportées par Dahan-Gaïda dans son article précité: "dramatisation, diégétisation, utilisation d'un lexique spécialisé ou de forgeries néologiques, explications, allusions, définitions, intertextualité, dialogisme, construction narrative, échantillons de styles ou de discours, polysémie, montage polyphonique de citations, figuration épistémique, jeux

d'érudition, référence bibliographique, etc." (*Ibid.*) et la liste est évidemment non close compte tenu du fait que chaque lieu stylistiquement analysable du texte de fiction peut devenir un introducteur épistémique. Ce savoir ainsi inséré entre les lignes du texte de fiction n'a bien entendu rien à voir avec la volonté de maîtrise d'un domaine particulier, institutionnalisé du savoir, ni même, en règle générale, avec la simple volonté d'afficher ostensiblement ce savoir. Le savoir de la fiction, quand il apparaît, répond à une fonctionnalité dans l'économie générale du texte. Quatre fonctions peuvent principalement être assignées au savoir dans la littérature. Une fonction référentielle qui assoit la narration sur une part de connaissance substantielle, qui dit clairement quelque chose à propos du réel transposé ou imaginé dans le texte; une fonction didactique que l'on retrouve idéalement dans les romans de formation ou dans toutes les fictions qui se doivent d'expliquer un savoir préconçu et de la mettre à disposition du lecteur pour rendre leur texte interprétable ; une fonction paradigmatique également, en proposant par exemple des modèles de comportement ou des personnages porteurs d'un savoir et la posture ou attitude morale correspondante. Un paradigme peut ainsi traverser le texte et lui offrir un supplément de substance, en parallèle aux intrigues principales et secondaires; une fonction démystificatrice également, autrement dit, un regard porté par le texte sur le savoir ou le type de savoir qu'il expose et qu'il interroge sur un mode critique; une fonction polémique enfin, qui peut intervenir en ligne droite de la précédente fonction pour en prolonger le caractère critique. Ce qui attire les auteurs des textes de fictions (et en principe leurs lecteurs) ce n'est pas d'acquérir une certaine quantité de connaissance positive. La fiction véhicule des savoirs qu'elle "réinvente", et que l'on doit appréhender comme des constructions qui nous disent quelque chose à propos d'une époque particulière et de sa complexité (sociale, culturelle, etc.). Le savoir visé et en partie librement reconstitué pour l'usage par les auteurs est une matière première dont la narration va se saisir et qui va donner lieu à autant d'effets de vérité utiles à l'enracinement référentiel du texte dans le réel.

Les objectifs poursuivis par l'introduction des savoirs dans les textes de fictions peuvent par ailleurs différer d'un auteur à l'autre. L'école par exemple sait recourir, pour réaliser ses transferts de connaissance, à divers textes édifiants, didactiquement orientés pour faciliter l'ingestion de données référentielles par les élèves. Mais par ailleurs, la fiction est susceptible d'intégrer le savoir par des voies plus subtiles, en intégrant étroitement le savoir, sous forme de motifs, de structures sous-jacentes, de modèles avec lesquelles elle établit un dialogue. Ici, "la fiction joue le rôle d'un méta-savoir qui met à l'épreuve différents discours sur le réel, différentes approches épistémiques dans une expérimentation qui est inséparablement d'ordre cognitif et esthétique" (*Ibid.*). Dans ce cas le savoir agit sur la dimension esthétique du texte. S'agissant d'un récit de fiction, c'est par la narration que doit être prise en charge l'articulation du savoir et du texte. Celle-ci doit donner forme à des idées, octroyer un supplément d'existence à des données a priori neutres (référentielles) et prendre soin que le lien entre ce savoir intégré et le même savoir dans son contexte d'origine ne soit pas rompu. Le savoir nouveau, affublé des oripeaux du récit, distribué après procès de dislocation, disséminé dans un cadre susceptible par ailleurs d'accueillir du pseudo-savoir ou du non-savoir, ce savoir nouveau disions-nous aura ainsi gagné en dynamisme ce qu'il aura perdu de strictement positif. L'approche positive du monde tend à effacer les "aspects dynamiques des choses" note Pierre Laszlo en les présentant par la médiation d'une "géologie descriptive statique" (Laszlo, 1992, 205). Là où le texte didactique à vocation informative ou formative peut se targuer d'atteindre son objectif en effaçant autant que faire se peut la

médiation du sujet, le texte littéraire va, à l'inverse, miser sur le prisme déformant et reproductif de la subjectivité de l'auteur.

6. Savoir participant ou non-savoir

Cependant, le caractère didactique du savoir intégré à la littérature ne prend que très rarement le dessus sur l'intérêt diégétique ou la dimension esthétique de l'œuvre. S'il est toujours vrai que l'une des principales fonctions de la littérature est de faire office d'intermédiaire entre l'imaginaire et les savoirs, il n'en reste pas moins que dans le cas de la littérature, l'exigence de créativité, d'inventivité et d'écriture se réservent la part belle du processus de réécriture du savoir engagé par l'auteur. Que le savoir concerné se manifeste sous forme de simples motifs ou d'arguments de poids, il est dramatisé, accueilli par le dessein de l'auteur. Il s'agit pour ce dernier de mettre en application une stratégie narrative lui permettant de tirer le meilleur profit du savoir destiné à être intégré à son œuvre.

Nous avons évoqué plus haut en termes formalistes les quatre principales fonctionnalités du savoir intégré et les résultats ponctuels de ces intégrations (l'apport référentiel, l'apport de paradigme, la démythification ou le jeu polémique). Citons à présent, avec Catherine Séginger (2010, 13), quelques-uns des objectifs susceptibles d'être suivis par les auteurs dans leur quête. La "transmission de connaissances précises" d'abord (qui a pour résultat la production de la charge référentielle plus haut citée); la présentation et la transmission d'une "vision du monde" (notion qui selon Robert Musil porte en elle l'inconvénient de la fixité); la volonté de mettre à l'épreuve les "certitudes" des lecteurs; aller à l'encontre du savoir également et de l'"autorité" qu'il est susceptible d'exercer sans partage (voir l'article de Philippe Hamon "le discours d'autorité"); suivre tout bonnement un objectif "ludique", un projet fantaisiste avec connaissance à l'appui; "critiquer" frontalement ou obliquement un pan du réel dont la critique exigerait le recours à un savoir institué; produire des "effets de réalité" (ceux qui rejoint le premier des objectifs de cette liste); et finalement, préoccupation méta-textuelle s'il en est, "donner une légitimité épistémologique à la littérature" (ce dont elle ne manque pas de se plaindre, la littérature, quand elle se retrouve en bute avec certaines formes de critique exagérément utilitaristes).

La notion de littérature peut également être saisie en creux, pour y faire une place légitime aux apports des différentes sources de savoir. La littérature est "méthodologie de ce que l'on ne sait pas" elle se présente sous les traits d'une "heuristique" qui donne à découvrir "de nouvelles solutions, de nouvelles constellations, de nouvelles variables, des prototypes de déroulement d'événements, des images séduisantes, des possibilités d'être un homme, inventer l'homme intérieur" (Dahan-Gaïda, 2007). La citation part d'une juxtaposition d'identifiants à teneur fortement épistémique et se termine par une suite sécurisante de propositions plus familières au sens commun. Un mélange des genres en apparence, mais qui répond en échos à la complexité de l'objet "littérature". On verserait en somme de l'empirique au dossier de la littérature en misant sur l'imaginaire et le pouvoir associatif des mots. La littérature solutionnerait ensuite à partir des données variables, des prototypes librement conçus par les créateurs, d'événements réels ou envisagés pour l'élaboration des prototypes, en fonction des variables. Autant de notions mises à contribution pour lier le sujet pensant au monde dans lequel il évolue, et qu'il reflète ou réfracte en retour. La littérature peut ainsi se prévaloir d'un rôle cognitif: "Elle replonge le savoir dans le milieu vivant de

l'expérience pour confronter l'exigence d'universalité qui lui est propre à des expériences singulières n'admettant qu'un traitement particulier" (Dahan-Gaïda, 2012).

7. Conclusion

Substrat et/ou matériau de l'objet littéraire, le savoir traverse son hôte en donnant l'impression de le doubler, par imprégnation ou bien, à la manière d'un second discours qui se juxtapose ou se « sur-imprime » sur l'« histoire » portée par le premier. La littérature qui, un temps (en 1850) n'avait d'autre fin qu'elle-même, qui dès le 19^{ème} siècle est parvenu à un semblant d'indépendance autotélique, ne s'est entre temps et à aucun moment (et fort heureusement) affranchie de sa charge cognitive. Admettre en l'indexant, la présence d'un savoir transféré dans la littérature, ou bien traduit en termes littéraires, ou même greffé tel quel au tissu esthétique d'un texte, revient à reconnaître l'existence de deux instances, l'une épistémique et l'autre textuelle, manifestement associées, mais analysables indépendamment l'une de l'autre. C'est à la mise en relief de cette distinction fondatrice que nous avons trouvé bon de consacrer ces pages synthétiques qui au final, plaident en faveur de l'épistémocritique, entendu rappelons-le, comme l'analyse et l'évaluation des rapports souvent complexes qu'entretiennent le savoir et la littérature.

Bibliographie

- Boutot, Alain, *L'invention des formes*, Paris, Odile Jacob, 1993.
- Dahan-Gaïda, Laurence, « La pensée inquiète », ISSN 1913-536X *Epistémocritique* (Substance Inc.), Volume 1, 2007.
- , « Editorial. Du savoir à la fiction... et retour ! », ISSN 1913-536X *Epistémocritique*, Volume 10, Printemps 2012.
- Ebguay, Jacques-David, « Les savoirs à l'épreuve de la peau de chagrin », in Matsuzawa Kazuhiro, Séginger Gisèle (dirs.), *La mise en texte des savoirs*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2010, p. 279-293.
- Einstein, Albert et Infeld, Léopold, *L'évolution des idées en physique*, Paris, Payot, 1981.
- Lambert, Hervé-Pierre, « Littérature, arts visuels et neuroesthétique », ISSN 1913-536X *Epistémocritique* (Substance Inc.), Volume 2, 2008.
- Laszlo, Pierre, « La leçon de chose », in *Epistémocritique et cognition*, TLe 10, Presses Universitaires de Vincennes, novembre 1992, pp. 199-214.
- Ouellet, Pierre, « La dimension cognitive du discours littéraire. Perception discursive et imagerie mentale », in *Epistémocritique et cognition*, TLe 10, Presses Universitaires de Vincennes, novembre 1992, pp. 59-68.
- Rasmussen, Anne, « Critique du progrès, 'crise de la science' : débats et représentations du tournant du siècle », in *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, Vol. 14, 1996, pp. 89-113.
- Vaillant, Alain, « Préface », in *Ecrire, savoir : Littérature et connaissance à l'époque moderne*, 1996, Editions Pinter, pp. 5-7.